

Les amies de René-Pierre

Paul Marram

Paul Marram

Les Amies de René-Pierre

© Paul Marram, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0164-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'avais l'habitude de retrouver René-Pierre et Caroline tous les samedis matins dans un restaurant de *dim sum* près de Causeway Bay. Une fois de plus, le sujet de la fin du mandat britannique nous avait retenus longtemps autour de la table. À la veille de l'année 1997, Hong Kong se préparait à retrouver la mère patrie. Les Anglais partaient. Nos relations, nos amis s'inquiétaient de la réunification. Les rumeurs les plus folles agitaient les esprits. Certains rêvaient même de reconstruire Hong Kong à l'identique sur une île près de Vancouver ou en Ecosse. Pourvu qu'il y eut une montagne et une baie, l'esprit de la colonie pouvait renaître n'importe où... Les plus fortunés cherchaient désespérément un moyen de s'exiler avant la date fatale. Caroline craignait que les autorités de Pékin ne dénoncent rapidement l'accord avec les Anglais et qu'elles appliquent une politique à leur convenance. Des informations pessimistes l'avait alarmée. Convaincu du contraire, René-Pierre l'incitait à prendre les choses avec davantage de recul.

— Les Chinois ne comptent pas les jours comme nous. Ils sont très patients : ils rongent, ils polissent, ils usent. Le temps passe et ils obtiennent ce qu'ils veulent. Quand tu fais du business avec eux, tu vois cette méthode à l'oeuvre.

— Je suis d'accord. Un an, dix ans, cent ans... Cela ne leur importe pas beaucoup. En attendant, tout le monde a peur. J'ai rencontré un étudiant, il m'a dit que ses amis envisageaient de faire une grève de la faim pour obtenir un nouvel accord avec de meilleures garanties.

— Ce n'est pas raisonnable... Tu le connais bien cet étudiant ? Ce n'est pas un agent du Guoanbu, au moins ?

Caroline resta interdite un instant. Elle prenait toujours les choses avec une certaine gravité.

— Comment je pourrais vérifier qu'il n'est pas un agent provocateur à la solde du gouvernement chinois ? C'est un garçon très gentil. Ça se voit tout de suite qu'il est sincère.

— Les chinois, tu sais...

— S'il te plaît... Ce n'est pas parce que certains d'entre eux ont des préjugés que tu peux te permettre de dire n'importe quoi !

— Avec toi, j'ai toujours droit au procès d'intention.

— Tu ferais mieux de me remercier de t'éviter de dire des bêtises...

René-Pierre baissa la tête, contrarié par cet échange un peu trop direct à son goût. Il commençait à bien connaître Caroline et il préféra rebondir tout de suite sur un autre sujet.

— Heureusement, il n'y a pas que la politique dans la vie... Qu'est-ce que vous faites le week-end prochain ? J'organise une sortie en mer avec Arya. Elle a enfin accepté... Tu pourrais venir avec ta taupe communiste, comment il s'appelle ?

— Johnny.

— On irait se baigner près l'île de Po Toï. Tu te souviens Lisa ? C'était très joli et très propre par là-bas.

Je me rappelai parfaitement de cet endroit paradisiaque. Quant à Caroline, elle avait déjà abandonné sa polémique au sujet de la réunification. Elle ne cacha pas sa joie.

— J'espère que Johnny pourra venir, ce serait génial. Vous verrez, c'est un authentique intellectuel, Comment tu as fait pour qu'Arya se décide à sortir avec toi après tout ce temps ?

— J'ai d'abord invité une autre collègue, moins farouche, Fang Wen, à qui j'ai proposé de venir accompagnée de sa meilleure amie, je savais qu'elle choisirait une certaine Arya... Grâce à ce stratagème, j'ai enfin obtenu la possibilité de la voir en dehors du bureau. C'est une grande victoire que je voudrais partager avec vous.

Le dimanche suivant, nous nous donnâmes rendez-vous au port d'Aberdeen. Il y avait Caroline et son étudiant, Johnny, Fang Wen, Arya, René-Pierre et moi. C'était la première fois que nous nous retrouvions tous ensemble et pourtant, très vite, nous partageâmes l'impression de bien nous connaître. L'accord entre nous fut presque magique, inexplicable. Après une petite heure de navigation, le bateau manoeuvra et jeta l'ancre au fond d'une crique. Nous étions arrivés à Po Toï. René-Pierre plongea en premier et nous l'imitâmes tandis que l'équipage lançait une grosse bouée par-dessus bord. Fang Wen et Arya nous quittèrent pour traverser l'anse. Caroline prit le même parti que moi : elle préféra nager tranquillement sans s'éloigner. Le silence renvoyait l'écho de nos voix dans un paysage magnifique, parfaitement serein. Après avoir fait le tour du bateau, Johnny vint nous rejoindre. Il nous confia naïvement qu'il n'avait jamais passé

autant de temps avec des occidentales. Il semblait surpris de ce qu'il découvrait sans dévoiler le fond de sa pensée. Il était très heureux et Caroline aussi. C'était leur moment à eux.

Après une dizaine de minutes, Fang Wen renonça à suivre Arya jusqu'à l'autre rive, elle fit demi-tour et vint elle aussi s'accouder à notre bouée pour se reposer. Elle ne semblait pas consciente de l'intérêt qu'elle suscitait chez Caroline et moi. Détendue, joyeuse, elle parlait à tort et à travers sous le regard circonspect de Johnny. Certains jeunes chinoises ont tendance à oublier les contraintes sociales dès lors qu'elles se trouvent en compagnie d'étrangers. Elle en faisait partie. Son compatriote le devinait et cela le gênait un peu, je crois, car il se montrait beaucoup plus réservé qu'elle. Finalement, je trouvais cela assez drôle, cette différence qui révélait leurs personnalités contrastées : elle, extravertie et désinvolte ; lui introverti et austère. Un peu plus tard, Arya et René-Pierre réapparurent. Il l'avait aidée à relever son challenge et elle lui en était très reconnaissante. Sans lui, elle n'aurait sans doute pas eu la force de revenir jusqu'au bateau. Nous restâmes un certain temps accrochés autour de la bouée, les uns contre les autres. Ce fut un moment de bonheur qui ne dura pas très longtemps mais dont je me souviens encore très bien. Puis, le cercle se dénoua, nous remontâmes sur le pont, il y eut le déjeuner, très bon, presque euphorique, d'autres baignades, des échanges, la sieste sous le soleil...

Plusieurs fois dans l'après-midi, j'éprouvai les mêmes impressions entre sensation, sensualité et harmonie. À cause des corps offerts peut-être, de cette intimité que permettaient le bain, le farniente, la promiscuité sur le bateau. Nos invitées étaient belles. Je montais sur le pont supérieur et je les regardais lorsqu'elles s'allongeaient sur les matelas pour se détendre. Arya et Fang Wen avaient les mêmes chevelures noires, les mêmes peaux satinées, l'une claire, l'autre sombre, que la fraîcheur du vent, un nuage faisaient frissonner. Le vertige me prenait lorsque j'observais avec plus d'attention le tissu coloré des maillots. Par contraste, les corps pâles et un peu lourds de Caroline et de René-Pierre semblaient venir d'un monde infiniment moins parfait. Pourtant eux aussi, ils étaient jeunes mais une maladresse d'esquisse avait empêché pour toujours qu'ils fussent véritablement beaux. Corps de craie, cheveux de paille, ils semblaient faits d'une autre chair, plus grossière, plus éloignée de l'idéal. Je leur faisais des signes depuis le poste de pilotage et ils me répondaient en portant la main à leur front. J'observais notre petit groupe depuis le ciel, comme l'eut fait un oiseau, au-dessus de l'eau turquoise tandis que nous faisions durer l'instant magique, à la

fois conscients et insoucians de ce qui se passait entre nous... Oui, ce fut une très belle journée vraiment, un pur moment de bonheur, presque sans incident, inoubliable. Pourtant, mon coeur se serra lors de notre retour vers Aberdeen.

Le soleil se couchait, il commençait à faire sombre. La fatigue nous avait amenés à occuper les couchettes du bateau en ordre dispersé. Nous échangeions encore de brèves remarques, un peu paresseusement. Dans la pénombre du carré, je surpris le regard de Caroline fixé sur le galbe des seins de Fang Wen. Depuis le matin, je portais la même attention aux formes du corps de cette fille, je réprimais le même désir de la toucher. Johnny, Fang Wen... Nos amitiés amoureuses en miroir me donnaient l'impression de vivre ma vie par procuration. Il me sembla à cet instant que Caroline, bien involontairement, me retirait le droit d'aimer Fang Wen. Une fois de plus, j'allais m'effacer, laisser la place à quelqu'un d'autre, renoncer. Je me connaissais par coeur. Pourtant, au fond de moi, il y eut une révolte, un sentiment d'injustice. Mon coeur se serra parce que Fang Wen était vraiment très belle et que je m'interdisais de la désirer alors même qu'elle m'avait témoigné de l'intérêt. Ce désistement aux moments clefs, c'était l'histoire de ma vie. Pour ne plus y penser, je fermai les yeux en écoutant les bruits du bateau, bercée par la houle. Mais, mon coeur ne s'apaisait pas. J'étais tombée amoureuse.

Après notre arrivée, le groupe se dispersa, il était tard, nous étions épuisés par cette longue journée en mer. Cependant, je raccompagnai Caroline vers son quartier de l'autre côté de l'île parce que nous avions toutes les deux peur des chauffeurs de taxis.

— C'était bien aujourd'hui...

— Oui. Très agréable... Je ne sais pas si René-Pierre a séduit Arya mais je crois qu'elle a passé une bonne journée.

— Cette fille a un côté princesse, tu ne trouves pas ? À la fois hautaine et un peu timide, plus tendre qu'elle ne voudrait bien le laisser paraître mais arrogante aussi. Je suis très heureuse pour René-Pierre, elle a l'air vraiment bien.

Caroline marqua une pause.

— Lisa... J'ai confiance en toi. Tu le sais...

— Vas-y, n'aie pas peur. C'est au sujet de Fang Wen ?

Un silence.

— Comment tu as deviné ?

— Tu la dévorais des yeux...

— Elle est si jolie ! C'est la fille parfaite, le rêve, l'idéal, tu ne trouves pas ?

— Tout à fait d'accord avec toi.

— J'ai vu qu'elle te parlait, ce matin. Vous avez eu une conversation passionnée. Qu'est-ce qu'elle te racontait ?

— Je ne sais plus. Elle était très bavarde. Oh oui, elle n'est plus vierge !

— Elle t'a dit ça ?

— Je plaisante. C'était dans un cadre général. Tu vois, vie et mœurs d'une jeune Hong Kongaise des années quatre-vingt dix... J'en ai déduit qu'elle vivait librement. Elle doit être très riche. Quelque chose dans son style, une nuance, trahit ses origines. Ça fait trois ans que je vis dans cette ville, je sais reconnaître les enfants gâtés des *tycoons*. Mais, elle a une chose en plus, unique, une forme de gentillesse et puis, elle est vraiment très belle.

Caroline voulait en savoir davantage.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ?

— Sa famille a peur de la réunification. Elle aime le thé noir, bien fort.

— Elle ne t'a pas donné son numéro ?

— Non. Mais, René-Pierre doit l'avoir. Tu veux la rencontrer ?

Je pouvais presque entendre son impatience muette. Elle reprit :

— Nous avons très peu parlé... J'étais tout le temps avec Johnny. Je ne me sens pas suffisamment à l'aise pour l'appeler directement. Toi, tu pourrais le faire, vous êtes devenues copines !

Je lui promis de téléphoner à Fang Wen. Pour aider mon amie, j'allais sacrifier mes propres ambitions amoureuses, celles-là mêmes que j'aurais réprimées de toute façon par excès de timidité. Douloureux paradoxe. Cette démarche me mettait en porte à faux. Je ne craignais pas d'être éconduite ou moquée puisque j'avais fait le deuil de mes propres espérances. Par contre, je redoutais de la placer dans une situation embarrassante en jouant un rôle pitoyable d'entremetteuse. Mais, j'avais promis, je ne pouvais plus me dédire.

Quand j'appelai René-Pierre, je commençai par lui parler d'Arya pour éviter

le sujet délicat de mon goût pour Fang Wen, retarder le moment de vérité. Au début, il ne décela pas ma manoeuvre d'approche. Dès que je rappelai le souvenir d'Arya, il s'épancha.

— Oui. Je te le confirme, elle est merveilleuse et c'est pareil tous les jours... Mais, elle a l'habitude d'être courtisée. Je ne suis pas seul sur les rangs... Tu as au moins dix types qui lui tournent autour en ce moment. Je sais qu'elle a apprécié cette journée de dimanche mais elle fait comme s'il ne s'était rien passé... C'est un peu décourageant...

— Tu es différent des autres...

— Un peu trop sans doute...

— Tu lui parles en français de temps en temps ? Peut-être qu'elle aimerait vivre une histoire romantique. Fais la rêver...

— Elle ne veut pas apprendre le français... Enfin, pas sérieusement, à mon grand regret. Bon, tu ne m'appelles pas pour parler de mes histoires de coeur, je suppose...

— Je voudrais revoir Fang Wen.... Tu as son numéro ?

— Vous avez sympathisé ? C'est une fille super, tu verras...

— Comme toutes tes amies apparemment... Tu as son numéro, oui ou non ?

Il l'avait. Sa discrétion l'empêcha de faire d'autres commentaires. Après quelques propos anodins, il évoqua le souvenir d'une ancienne relation.

— Et Alistair, tu le revois encore ?

Ma respiration resta suspendue un instant.

— Non. Il se disperse beaucoup en ce moment...

— Tu veux dire qu'il couche avec n'importe qui ?

— Oui, hélas. Il y a eu cette Australienne et depuis, c'est le défilé. On dirait qu'il le fait exprès...

— Tu veux qu'on l'invite un soir comme au bon vieux temps ?

— Non, merci. Je n'ai plus envie. C'est méchant de dire ça, mais voilà... Je ne veux plus le voir. Ces rencontres successives sans lendemain, je ne comprends pas comment il peut supporter cela. J'ai des images dans la tête et c'est horrible.

— Bon allez, on passe à autre chose. Tu viendras samedi ?

— Oui, bien sûr. Je te raconterai pour Fang Wen.

Je n'avais jamais dit à René-Pierre que cette histoire avec Alistair ne reposait sur rien. J'avais laissé les gens parler, croire ce qu'ils voulaient pour avoir la paix. Personne ne savait.

Caroline m'avait proposé depuis longtemps de découvrir les oeuvres d'un artiste local mais nous n'avions jamais trouvé le temps. Il me vint l'idée d'inviter Fang Wen à cette exposition et de lui faire la surprise d'une rencontre avec elle. Je l'interrogeai d'abord discrètement. Caroline avait oublié ce projet resté sans suite. Elle hésita un peu.

— Je ne sais pas si j'en ai encore envie. J'ai beaucoup de travail en ce moment.

— C'est ouvert en soirée. Invite Johnny. Je connais un bon restaurant juste à côté qui fait de la cuisine de Shangaï, ça te changera des paniers vapeur...

— Je viendrai avec Johnny, s'il est d'accord... Tu m'a convaincue.

— Tu le vois souvent, on dirait... Comment tu l'as rencontré ?

— À la bibliothèque universitaire. Il me regardait fixement, je lui ai souri, nous avons parlé.

— Il te regardait fixement ? Comme un homme regarde une femme ou comme un enfant regarde un magicien ?

— Plutôt le magicien. Je crois qu'il se demandait ce que je faisais là. Il faut dire que j'avais pris le plus gros dictionnaire de la salle de lecture. Un truc énorme des années cinquante. On me l'avait apporté sur un chariot tellement il était lourd.

— Quelle frimeuse !

— N'est-ce pas ! Johnny m'a parlé en anglais. Je lui ai dit que j'apprenais le cantonais. Il m'a envoyé une petite vanne et là, miracle, j'ai compris. Je ne comprends pas ce qu'on me dit dans les magasins et les restaurants mais j'ai compris sa plaisanterie. Il a cru que je parlais vraiment le cantonais et il a enchaîné à toute vitesse... J'étais larguée mais au moins, je m'étais fait un copain.

— Et tu parles cantonais avec lui ?